Document generated on 05/16/2025 7:18 p.m.

Recherches sociographiques

L'éducation et le français au Québec

Jean-Paul Desbiens

Volume 27, Number 1, 1986

URI: https://id.erudit.org/iderudit/056202ar
DOI: https://doi.org/10.7202/056202ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Desbiens, J.-P. (1986). Review of [*L'éducation et le français au Québec*]. *Recherches sociographiques*, *27*(1), 164–164. https://doi.org/10.7202/056202ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'éducation et le français au Québec, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1984. (Actes du congrès « Langue et société au Québec », IV.)

Ce volume de près de cinq cents pages a été publié en 1984 ; le congrès dont il fait état a eu lieu en novembre 1982. Il contient une soixantaine de textes différents (conférences ou communications faites en ateliers) : exposés sur la lecture, sur l'écriture, sur l'oral, sur les programmes d'enseignement du français, sur les manuels, sur la place de l'enseignement de l'anglais dans les écoles, sur l'enseignement du français langue seconde, etc.

Une telle abondance de statistiques, d'opinions, de considérations défie toute tentative de synthèse. C'est d'ailleurs là un caractère fatal de ce genre de recueil. Il s'agit donc d'un ouvrage de référence plutôt que de lecture continue. Le titre de l'ouvrage est d'ailleurs ambigu. En le voyant pour la première fois, j'ai d'abord pensé qu'il s'agissait d'un bilan de l'enseignement du français au Québec. Certes, la préoccupation d'une évaluation globale de l'enseignement du français n'est pas absente de ce recueil, mais il reste que la plupart des exposés portent sur des aspects particuliers de l'enseignement et des programmes.

Depuis la publication de ce livre, la preuve nous aura été administrée une fois de plus que l'enseignement du français est en crise. Je pense ici à l'enquête d'Albert Roberge, conduite en 1984, et qui révélait que les écoliers québécois faisaient beaucoup plus de fautes qu'il y a vingt ans. Je pense également aux résultats de l'enquête comparative menée par un journaliste de *La Presse* à l'automne 1985 et qui révélait que les écoliers québécois se classent bons derniers par rapport à leurs homologues suisses, belges ou français. Dans les deux cas, force nous est de constater que l'école n'a pas répondu aux espoirs que la société avait mis en elle. La Révolution tranquille, pour une part, fut une immense opération de rattrapage. En ce qui concerne la maîtrise du français, il semble bien que nous sommes de nouveau acculés à une opération de rattrapage. Le Ministre de l'éducation, monsieur Camille Laurin, reconnaissait dans sa conférence de clôture que « La prolifération de ces phénomènes de rattrapage, dont bien des administrations font les frais, nous démontre bien que ce malaise tend à prendre une ampleur inquiétante. »

Dans l'idée de réduire un peu l'inquiétude sinon le découragement, je signale l'ouvrage intitulé *La crise des langues* où divers auteurs analysent les problèmes de diverses langues (*La crise des langues*, Gouvernement du Québec, Conseil de la langue française ; *Le Robert*, Collection l'ordre des mots, Paris, 1985.) Augmenter la surface porteuse d'un poids, même moral, évite le risque de l'enfoncement. Dans la même ligne d'idée, on peut augmenter la surface porteuse temporelle. On peut alors trouver quelque réconfort à lire la remarque suivante datée de 1763 : « On n'acquiert dans la plupart des collèges aucune connaissance de notre langue (...). Sur mille étudiants qui ont fait ce qu'on appelle leurs cours d'Humanités et de Philosophie, à peine en trouvera-t-on dix (...) qui sussent écrire une lettre. » (Antoine PROST, *Éloge des pédagogues*, Paris, Seuil, 1985, p. 216.) Ou encore, celle-ci datée de 1910 : « La crise du français n'est pas une crise, c'est une décadence définitive et sans retour, compensée par des progrès qui ont lieu dans un tout autre ordre de choses. On n'écrira plus le français, voilà tout. Il ne sera plus écrit que par un certain nombre d'hommes très restreint qui en auront le goût par un phénomène d'atavisme et qui seront tympanisés par les petits journaux comme grotesques. » (*Id.*, p. 216.)

Jean-Paul DESBIENS

Direction de la recherche et du développement,
Cégep de Sainte-Foy.